CDN NANCY LORRAINE

LA MANUFACTURE

3 > 11 NOV

GRANDE SALLE

LA MANUFACTURE - NANCY

CRÉATION

MEURTRES DE LA PRINCESSE JUIVE, BON TITRE, PUBLICITÉ MENSONGÈRE

ARMANDO LLAMAS / MICHEL DIDYM

CONTACT PRESSE NATIONALE ZEF - ISABELLE MURAOUR
ISABELLE.MURAOUR@GMAIL.COM
+33(0)1 43 73 08 88
+33(0)6 18 46 67 37

CONTACT PRESSE NANCY, EMMANUELLE DUCHESNE, SECRÉTAIRE GÉNÉRALE
E.DUCHESNE@THEATRE-MANUFACTURE.FR - +33(0)3 83 37 78 03

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL NANCY - LORRAINE
DIRECTION MICHEL DIDYM
10 RUE BARON LOUIS - BP 63349
54014 NANCY CEDEX
WWW.THEATRE-MANUFACTURE.FR
03 83 37 12 99

MEURTRES DE LA PRINCESSE JUIVE
BON TITRE, PUBLICITÉ MENSONGÈRE
ARMANDO LLAMAS / MICHEL DIDYM

CRÉATION

3 > 11 NOV
GRANDE SALLE
LA MANUFACTURE - NANCY

Celui ou celle qui a pris parti pour le père périra par le père. Le père est un leurre. Pourtant l'humanité entière se fait chier à cause du père. Les princesses font obstacle à toute vie. Mes personnages essayent d'y échapper. Quelques-uns réussissent. D'autres échouent. Des destinées se tissent en pure perte. Mais n'est-ce pas l'amour la perte la plus grande à laquelle on puisse prétendre ?

ARMANDO LLAMAS

De Armando Llamas
Mise en scène Michel Didym

Avec Luc-Antoine Diquéro (collaboration et jeu) / Michel Didym
Et Ariane Berendt, Marie Brugière Tristan Cottin, Léo Grange Léonie Kerckaert, Amaranta Kun Lorenzo Nieddu, Marion Pastor Gabriel Rouvière, Chloé Sarrat Alexandre Servage

Assistanat à la mise en scène
Élodie Chamauret
Scénographie
Caroline Frachet, Laure Montagné
Son Caroline Mas, Estelle Lembert
Lumières Pia Marmier, Théo Tisseuil
Costumes Adélie Antonin, Gabrielle Marty
Assistanat à la conception des costumes
Fanny Buchs
Régie plateau Laure Montagné
Coupe, réalisation et régie de production des costumes
Bettina Amstutz
Nina Aubanel, Coline Bavois Sofia Bencherif, Isabelle Fos-André Océane Gerum, Claire Gollentz Margaux Haffner, Juliette Le Soudier Philippine Marret, Laurine Petito Fleur Peyfort, Charlotte Torres Alice Verron, Chloé Vos
Construction du décor Lucie Auclair Juliette Desproges, Rudy Gardet Marianne Joffre, Élodie Quenouillère Irène Vignaud, Jordan Vincent

Coproduction Centre Dramatique National Nancy Lorraine, La Manufacture ENSATT - École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre

Spectacle créé du 23 au 30 juin 2016 à l'ENSATT - Lyon

2H30 - Dès 15 ans

Sissi impératrice ou Guernica. Romy Schneider ou Picasso.
Comme s'il était impossible d'aimer les deux.
Le jardinier de *Lisbeth est complètement pétée* somme les trois collégiennes de choisir leur « tendance ».
Entre le populaire et le classique, le bon goût et le kitch.
Autant de précipices de style dans lesquels Armando ne tombe pas. Les êtres qu'il fait évoluer sur scène ne sont jamais innocents de l'histoire de l'Art et s'ils peuvent - comme leur auteur - évoluer dans des univers postmodernes raffinés comme dans les zones les plus troubles des séries B, voire des séries Z, leur rapport à la culture est toujours conscient. Leur maîtrise du politique est affirmée. Le choc de la pensée classique et des formes d'expressions les plus contemporaines amènent l'écriture d'Armando Llamas dans des paysages dramaturgiques tout à fait singuliers, où le technicolor se fond au réalisme social. On appelle ça un style, on pourrait presque dire qu'il fait école.
Toutes les micro-implosions de sens générées par cette langue sont à la source d'une écriture si dense que toujours l'on a pu constater des attitudes extrêmement radicales, d'enthousiasme ou de rejet. Intelligence et sens critique.

Ce que de nombreux critiques et dramaturges constatent, c'est qu'il s'agit d'une œuvre extraordinairement ouverte et qu'il faudra de nombreuses générations pour épuiser les richesses de ce texte magique où jamais il n'est question de sexe mais d'amour, de toutes les dérives de la pensée amoureuse, de tous ses abîmes et de tous ses égarements.

Depuis plus de six ans je viens régulièrement voir les travaux de l'ENSATT et j'ai été conquis par la génération qui va sortir. Elle possède des qualités extraordinaires qui peuvent s'accorder parfaitement au génie d'Armando Llamas.
C'est avec cette troupe et Luc-Antoine Diquéro que nous avons décidé de nous lancer dans cette comédie politique. Paris, Budapest, Hiroshima, Mantes-la-jolie, Abu Dhabi seront quelques uns des lieux que nous allons traverser ensemble.
Ce spectacle vient clore l'apprentissage d'une génération en les inscrivant aussi socialement dans la vie artistique de notre pays.

Michel Didym

CALENDRIER
Jeudi 3, Samedi 5 et Jeudi 10 Novembre à 19h
Vendredi 4, Mardi 8, Mercredi 9 et Vendredi 11 Novembre à 20h

TARIFS Tarif plein 22€ / Tarif réduit 17€ / Tarif jeunes 9€

RÉSERVATIONS au 03 83 37 42 42 du lundi au vendredi de 12h à 19h, le mercredi de 10h à 19h, et le samedi en période de représentation.
Locations Magasins Fnac (réduction adhérents), MGEL et Digitick

TÉMOIGNAGE
STANISLAS NORDEY

Il a mis en scène au Théâtre Gérard Philipe en 1995 *Quatorze pièces piégées*.

Armando Llamas n'a pas d'âge. Le regard qu'il porte sur notre monde est celui d'un contemporain. Il pose ses yeux sur ceux qui l'entourent, d'en haut, comme un entomologiste doué est en mesure de le faire. C'est sans doute pour cela que dans ce qui reste pour moi son bijou, son chef-d'œuvre, *Meurtres de la princesse juive*, il est tant question d'avions, d'aéroports, d'envols. La particularité d'Armando Llamas est évidemment que son regard n'a pas de frontières, c'est un regard sur le monde au sens géographique le plus strict du terme. Il ne peut enfermer sa pensée vagabonde et « ludionne », il a besoin de champ.

Meurtres de la princesse juive nous ressemble, elle retranscrit le métissage de nos sociétés, de ce qui est une réalité que nous traversons tous au quotidien. Armando traduit sur scène ce que peu d'auteurs aujourd'hui savent faire. Il le fait sans pathos, sans excès de didactisme, il traduit le monde pour nous tel qu'il le voit. On parle serbe, français, pakistanais dans *Meurtres de la princesse juive*, les religions s'y croisent, s'y emmêlent avec un beau désordre. C'est ce geste de traduction du monde d'aujourd'hui sans ostentation qui m'émeut chez cet homme. L'autre versant, l'autre qualité d'Armando, c'est qu'il raconte des histoires d'amour, il est nourri de tous les canevas, de tous les schémas possibles et il les retranscrit dans la diversité de leurs compositions : deux femmes ou deux hommes, une femme plus âgée et un immigré, deux piliers de bar, tout est possible, simple. Encore une fois, retraduire le monde, les hommes et les femmes tels qu'ils sont. Le monde qu'il nous décrit est ouvert, joyeux souvent, mais âpre parfois, on s'y rencontre et l'on s'y perd...

J'imagine Armando Llamas lisant Gilles Deleuze ou Jacques Derrida et regardant des telenovelas brésiliens dans le même geste, fasciné à la fois par les séries B américaines des années 50-60 et grand admirateur de Claude Régy.

Un contemporain, quoi ! Un de ces êtres qui prennent le désordre et la cacophonie du monde comme un vivier ; une source de pensée inépuisable, un océan de paradoxes sans limite.

Je voudrais terminer ces quelques lignes par une dernière remarque : Armando Llamas travaille sur des formes aiguës, passionnantes pour un metteur en scène. La structure de *Meurtres* est remarquable, elle ne doit rien au hasard, elle est riche de cet éclatement du temps et de l'espace. La qualité de cet auteur est aussi ici dans la recherche de formes toujours différentes, je peux en témoigner après avoir travaillé les *Quatorze pièces piégées*, formes courtes, matrices, tragédies en dix lignes, pastiches, remakes et j'en passe.

Sans doute parce qu'il doit être un homme d'une grande culture, il ne peut s'empêcher de répondre, de témoigner de ce qu'on lui donne, de ce que d'autres artistes lui offrent. Tout grand auteur dérobe, vole, récupère. Oui, c'est peut-être aussi simple que cela, Armando Llamas est un voyou, un bandit de grand chemin qui détrousse, un Mandrin qui nous restitue ensuite le fruit de ses butins, tranformé par la grâce de sa délicatesse.

TÉMOIGNAGE PHILIPPE ADRIEN

Il a mis en scène au Théâtre de la Colline en 1994 *Gustave n'est pas moderne*.
Il a mis en voix à Théâtre Ouvert en 1990 *Meurtres de la princesse juive*.

Si j'avais un regret, ce serait de ne pas avoir monté *Meurtres de la princesse juive* d'Armando Llamas. Disons «pas encore», car j'espère bien pouvoir le faire un jour.

Je me souviens de la lecture dont Micheline et Lucien Attoun m'avaient chargé ... oui, il y a déjà quelque temps. J'avais rassemblé certains de mes élèves de ce moment-là et quelques amis sûrs. D'abord, je ne savais trop que penser et me défendais d'une plaisanterie : « La morale de cette pièce, ce n'est pas aimez-vous les uns les autres mais aimez-vous les uns sur les autres ». Il y a de cela en effet : une sorte d'hédonisme généralisé plutôt ga-i/y, mais allez donc savoir ce qu'en pense vraiment Armando. Je m'étais réservé le rôle de Raoul, l'ami de Serge, et comme souvent en pareil cas, responsable de cette mise en voix, j'avais à peine regardé l'unique scène où ce personnage apparaît : la dernière de la pièce. Je savais seulement que le moment venu, je chausserais des lunettes noires. Bonne idée, car je fus littéralement bouleversé par l'énoncé des mots du texte.

Voilà, c'est à mes yeux le talent singulier d'Armando Llamas, écrivain dramatique - c'est-à-dire avant tout dialoguiste - remarquable : deux types se retrouvent par hasard après une longue période de séparation, dans un aéroport. Ils se parlent avec des mots simples, c'est cruel, désespéré, pudique, merveilleusement léger et pourtant d'une magnifique gravité. Un peu plus tard, j'ai monté *Gustave n'est pas moderne* et ce fut le même plaisir : douceur, intelligence et humour mêlés.

ÉLOGE DES ENTRE DEUX

Serge entame un voyage lointain au Pakistan, sans doute pour oublier que son amant Raoul l'a quitté. Cette quête assez ordinaire de l'amnésie - comme si voyager revenait à perdre la mémoire de la douleur amoureuse - croise plusieurs autres fils narratifs qui entretiennent entre eux des relations discrètes et même parfois secrètes. Ainsi découvre-t-on la relation entre Albertine et Suzanne, ou celle de l'homme d'affaires suisse M. Schultz et de sa femme ; de cette Madame Schultz et d'un jeune homme canadien ; de celle entre Esther et Eulogia, de celle entre Lakhsmi et de son mari Ali, ou même de celle de Jacques et d'ouvriers pakistanais, de celle entre Roger, le serveur du café et de sa femme.

La violence circule. Tous les couples croisés en chemin ont fait ou font l'expérience de la violence, sous diverses formes, dans la relation à leur(s) partenaire(s). Les vingt points de suture qu'a subis l'idéaliste Jacques, victime de ses amis pakistanais, Albertine les connaît aussi mais autrement, dès la scène d'ouverture en forme de « genèse ». Lakshmi, la femme d'Ali, n'est pas explicite sur ce qu'elle a subi, mais elle fuit le Pakistan avec son bébé en compagnie de Serge. Au passage Llamas évoque la « locataire du château de Wildfeld », allusion au premier roman féministe d'Anne Brontë qui racontait justement les mésaventures d'une femme qui quitte son mari abusif et débauché. Dans la scène du « café triste », le serveur sentimental regrette l'absence de tendresse et se plaint d'être considéré comme un morceau de viande ou un paquet de muscles. Quand les uns ou les autres se laissent aller à philosopher, ils en viennent tous à rêver de relations parfaites, plus amicales que passionnelles, peut-être même dénuées de désir sexuel.

Sans doute faut-il considérer avec un brin d'humour, Armando Llamas faisant l'apologie de la relation platonique. En tout cas, il ne se prive pas de mettre en jeu des personnages violemment punis de s'abandonner aux joies d'une rencontre fugitive, tel le malheureux jeune canadien, à peine une silhouette croisée dans un aéroport, assassiné par une (pourtant) honnête mère de famille suisse, heureuse de faire plaisir à son mari.
À qui se fier, donc, dans cet univers de l'entre-deux, des entre deux, véritable sujet de la pièce ?
Comment vivre à deux, entre deux pays, entre deux voyages, entre deux sexualités ? Les étrangers se croisent, s'insultent ou sympathisent, et le jeu des apparences est une fois de plus trompeur. Les citoyens des pays réputés sages ne le sont pas toujours, et les athlètes taillés pour l'amour aiment tenir des discours fleur bleue. Quant aux femmes, quand elles ne sont pas abusées par des débauchés, elles sont définitivement dénuées d'illusions, et, loin de tout projet d'arrimage, elles repartent en voyage.
Le voyage, ce mouvement perpétuel, est sans doute une solution pour fuir la banalité grise, mais elle vous rattrape vite, dès que l'on sort des rassurantes zones de transit, espaces de l'entre-deux par excellence.

Mieux vaut en sourire, pourtant. Il ne s'agit pas d'une pièce triste, mais d'une comédie douce-amère, qui ne ressemble à aucune autre. Armando Llamas, qui ne s'interdit décidément rien, fait se croiser les destins, les genres et les styles. La parole est tour à tour ordinaire, lyrique, vulgaire, elle rompt avec ce que l'on attend des personnages et de ce qui est raconté, avec une belle allégresse, comme si elle apparaissait au fil de la plume.

Ce serait un étrange ballet baroque des impossibles amours ; une ballade du café triste où les serveurs ont des états d'âme et où passent toutes sortes de silhouettes croquées dans notre quotidien. Ce serait une ode aux voyageurs qui prennent le risque de l'altérité ; ce serait la comédie des erreurs amoureuses, et ça nous ferait sourire.

MEURTRES DE LA PRINCESSE JUIVE

ENTRETIEN AVEC ARMANDO LLAMAS, PAR MAÏA BOUTEILLET (2001)

Retour sur les planches du dramaturge Armando Llamas après des années d'absence avec des petites formes à jouer : une trentaine de textes très courts et plus corrosifs que jamais.

«Aucune parole ne doit être la chienne d'aucun maître» : à lire cette phrase dans *Meurtres de la princesse juive*, on se dit que, là, l'auteur livre un message.
La phrase en soi est assez claire. L'écriture de théâtre est adressée à un collectif, elle n'est pas destinée à untel ou à la critique : j'écris sans gêne, pas pour combler une attente, ni pour répondre à une demande. Si j'écrivais pour me sentir brimé alors je préfèrerais être marchand de pizza, plombier ou exercer n'importe quelle autre profession où l'on n'investit pas autant de soi-même. Les écrivains, les artistes ne bluffent pas ! C'est Jeanne La Brune qui le dit, j'aime bien. L'écriture, ça n'est pas moi, je n'en suis pas responsable. Pardon ? C'est comme le type qui fabrique des belles godasses : ce n'est pas lui qui est bien, ce sont les pompes. L'écriture c'est juste une question de rétention anale, ça ne dirige pas ma vie. C'est vraiment ce que je pense. Tout à coup il y a un trop plein, donc ça sort, et il faut espérer que ce qui sort est intéressant. Mais ne confondons pas l'homme et l'œuvre. J'ai vu trop de gens talentueux perdrent la tête sous la pression de leur fan club pour ne pas me mettre en garde contre moi-même. [...]

Revenons-en à votre théorie de l'écriture.
Je ne comprends pas ces gens qui écrivent tous les jours, à heure fixe. Je déteste les comportements obsessionnels. Chez moi cela vient de manière inattendue, je ne me vis pas en tant qu'écrivain. Je fais un travail continu d'écrivain avec mon corps, dans la rue, avec les gens. Pour moi écrire, c'est établir des passerelles - avec un garçon de café ou la jeune femme qui enregistre mon billet à l'aéroport, etc. - en redonnant un statut à des personnes qui pourraient ne pas en avoir.

Dans *Meurtres...*, figurent des répliques entières en ourdou, en hongrois, en allemand, cela rejoint votre idée de passerelle ?
Cela provient de mon amour pour toute culture que je ne connais pas. Pour moi, il n'existe qu'une culture alors qu'on nous fait croire qu'il y en a deux : la culture hiérarchisée, élitiste et prétendument inaccessible et la culture populaire. En piochant dans l'une et dans l'autre, je suis à la fois traître aux deux catégories et en position d'observateur privilégié.

En lisant vos pièces, on se croirait dans une comédie musicale, un film, un tableau, une pub... Vous empruntez à tous les styles, il y a un éclatement complet de l'écriture prise dans un tourbillon de saynètes rapides, très courtes.
Parce que j'écris en déversant tout, pêle-mêle, et après j'enlève la rhétorique. Dès que je sens que cela s'enlise, pfuittt, je passe à autre chose. C'est pour cette raison que les scènes sont rapides. Il y a toujours le danger que les idées prennent la place de la passion qu'elles représentent. J'ai la volonté de redonner à chacun une parole authentique, comme Andy Warhol qui disait que chacun pouvait avoir son quart d'heure de célébrité, je veux que chacun ait sa minute de vérité. Vous n'imaginez pas le nombre de gens du Front national qui me racontent leurs histoires. En les écoutant, j'ai une petite chance de modifier leur jugement, en faisant remarquer par exemple, au type raciste que moi-même, avec qui il parle régulièrement, je suis étranger, homosexuel. Si vous condamnez aussitôt leur parole, vous en faites des victimes. Ce qu'a fait l'Europe avec Jorg Haider est stupide, le blocus est une mauvaise idée, regardez Cuba!

C'est le rôle de l'écrivain, de parler, d'écouter ?
Je pense que l'écrivain doit être dans la rue, actif, avec les gens. Une pensée politique ça se vit, cela ne s'écrit pas forcément. Cela passe par des petites choses. Ne pas faire un bond quand un S.D.F. vous adresse la parole par exemple. Toute la misère, l'horreur je me dois de la modifier si je peux.

Il y a quelque chose de transgressif dans vos pièces, à commencer par vos titres - Images de Mussolini en hiver, Meurtres de la princesse juive - pensez-vous que l'écriture doit transgresser ?
Ce n'est pas volontaire. J'écris ce que je pense, comme je le pense, mes limites ne coïncident pas forcément avec celles des autres, voilà tout. Il y a quelqu'un qui disait une chose peut-être faite à quoi bon la faire, je préfère aller là où je ne suis jamais allé. En fait, je ne sais pas où je vais. Avez-vous remarqué que mes pièces sont bancales ? Chaque fois ce sont des tentatives, c'est pour cela qu'elles sont courtes.

Apparemment, vos pièces offrent une grande liberté de jeu. Pourtant, en exergue de *Trente et une Pièces autobiographiques*, vous citez Jane Bathori (une chanteuse) qui dit notamment « ne vous substituez pas à l'auteur c'est lui qui a raison », est-ce un avertissement ?
C'est ironique, ça veut dire lisez d'abord et après faites ce que vous voulez. Non, pour moi, il n'y a pas de sacralité du texte. J'écris du théâtre pour que les autres me renvoient des choses auxquelles je n'avais pas pensé. Si un comédien a du mal à comprendre ou à dire un passage, qu'on le coupe ! Certains parlent de pédanterie à propos des citations, en réalité c'est didactique, j'essaye de partager mes connaissances. D'ailleurs avec ce personnage qui s'appelle Armando, c'est aussi une manière de désacraliser l'auteur car je me mets en scène de manière assez ridicule. Dans *Slapstick comedy*, la première fois, Armando est attablé dans un bistrot, il croit qu'un type lui demande un autographe alors qu'en réalité il l'a reconnu car il connaît bien son frère, Miguel Llamas, « celui qui est maçon à Mondonville »; la deuxième fois il imagine que le serveur le drague alors qu'il veut juste un autographe; la troisième fois il se prend une tarte à la crème et là mes confrères écrivains rient généralement jaune ! [...]

Arrivé en France, avez-vous tout de suite écrit en français ?
Oui des articles dont un *Les Chiens aboient*, *Claude Régy passe dans Libération*. C'était une arme de plus pour gagner ma croûte, ça m'était égal d'écrire dans une autre langue que la mienne. Le français cultive l'art de la litote, les trois quarts des expressions procèdent par négation : elle n'est pas mal, ce n'est pas mauvais, etc.. Et puis je suis fasciné par le brouhaha pluri-linguistique. En espagnol ce sont les formes populaires qui me passionnent, l'Espagne c'est la ruralité alors que la France se caractérise par une culture urbaine provinciale. La langue française est une langue paternelle pour moi. À 14 ans, quand j'ai dit à mon père que j'étais pédé il m'a frappé et m'a donné un revolver pour que je me tue. Mon père m'a trahi, j'étais en rupture de père. Quand j'ai rencontré l'homme pour qui je suis resté en France - l'histoire d'amour dont je parlais avant - il a été comme un nouveau père pour moi, grâce à lui j'ai conquis une autre langue, un nouveau pays, la France où j'espère pouvoir revenir bientôt.

La maladie a changé votre écriture ?
La vie d'abord, l'écriture vient après, je vous l'ai déjà dit. La maladie a changé toute ma vie évidemment. L'écriture changera sans doute aussi, je sens un refus de l'anecdote, j'ai envie de me tourner du côté d'un théâtre proche de l'essai. Les différents textes qui composent les *Trente et une Pièces*... sont ce que j'ai écrit en dernier, c'était au début de la maladie. Je m'y remets, je viens de finir un scénario de court métrage, j'ai écrit une petite pièce en espagnol, *Sketches of Spain*, en hommage à Miles Davis.

Maïa Bouteillet

MEURTRES,... LA POÉSIE DU QUOTIDIEN

Aucune parole ne doit être la chienne d'aucun maître
Armando Llamas

Meurtres de la princesse juive, pièce fondamentale, dans tous les sens du mot, est une production dramatique qui, à quelques exceptions près, comprend surtout des formes brèves. À plusieurs titres, on reconnaîtra dans ce drame tragi-comique le « chef-d'œuvre » d'un monde sans chefs, l'aboutissement d'une écriture parfaitement maîtrisée dans un contexte où le projet de toute monumentalité s'inscrit en faux, battant en brèche la tendance majoritaire d'une époque où le théâtre entend, avant tout, tirer les bénéfices de sa mise en crise (crise de l'intrigue, crise des personnages et, même, crise des auteurs...), se complaisant, parfois de manière assez stérile, dans un formalisme de bon aloi. Le qualificatif de « post-moderne » s'impose, alors, à propos de *Meurtres*, non parce que la pièce constituerait un retour à des valeurs littéraires antérieure aux entreprises de déconstructions qui, depuis Beckett, s'appliquent à la dramaturgie contemporaine, mais en ce qu'elle met en évidence tous les symptômes d'une avant-garde spectaculaire qu'elle recycle avec une certaine ironie (la relecture d'*Hiroshima mon amour*, par exemple) et marque l'affranchissement de toute consigne à caractère formel dont l'abstraction ne s'accorderait pas avec les aspirations dont témoigne, intrinsèquement et souverainement, ce magnifique chant d'amour et de mort. Car, au-delà, du titre et de son mystère (on cherchera en vain la présence d'une quelconque princesse juive au sein de ce roman noir et sentimental), c'est d'abord d'une authentique expérience dont témoigne le texte. Subtilement cryptée, *Meurtres de la princesse juive* doit être lue comme un autoportrait, une sorte d'autofiction dont la tonalité n'est pas sans rappeler des œuvres qui, sous la plume d'un Severo Sarduy ou d'un Copi, possèdent un peu de la même flamboyance. Humour et violence font bon ménage chez les auteurs sud-américains ; mais, dans cet échafaudage passionné et passionnant, de la tendresse affleure, ainsi que, sous les traits impitoyablement dessinés de vrais personnages, la petite voix d'un sujet amoureux presque fleur bleue. Avec *Meurtres de la princesse juive*, Llamas raconte non pas une mais des histoires, il procède à des enchevêtrements d'intrigues qui, pour invraisemblables qu'ils paraissent, finissent par s'accorder et s'éclairer réciproquement. Mieux encore, l'œuvre qui fait voyager son lecteur (son spectateur) à travers les imaginaires plus ou moins stéréotypés de la société de la fin du XX^{e} siècle parvient à rejoindre un réel authentique et universel, à dire et à partager quelque chose de la vérité individuelle (du personnage, de l'auteur, du spectateur...) à une époque où l'émancipation des mentalités (en matière de sexualité, notamment) n'empêche en rien la violence des rapports de classes ni les disparités culturelles (en matière de racisme et de sexisme)...

La morale de Llamas, celle de *Meurtres de la princesse juive*, s'exprime dans le refus des idéologies abrutissantes qui se manifestent aussi bien dans l'expression du pouvoir totalitaire qu'aux détours de la vie privée, dans les escapades conjugales ou extra-conjugales des « familles », et jusque dans l'escarpement des existences ordinaires, au gré des rencontres de cafés ou de jardin public... C'est le génie de l'observation, dont le sens caractérise manifestement cet homme de théâtre tellement attentif à ce qui l'entoure, qui fait de Llamas un poète d'une intelligence extra-lucide et, de fait, quelque peu effrayante. Au sortir de ce parcours d'obstacles (on voyage beaucoup dans *Meurtres* !) l'auteur conclut au rôle délétère des religions (et pas seulement la « juive », qui sert ici d'emblème aux autres, sans doute en raison de la séduction qu'exerce son nom en tant que « princesse »). Il voit dans tout monothéisme la racine de l'intolérance, la réduction impitoyable de toutes les différences considérées comme autant de déviances ou de « perversions ». Pourtant, « la perversion, c'est ce qui rend heureux », disait Roland Barthes ; et ce sont bien les perversions (au sens littéral du terme) qui font, aux yeux de l'auteur, la qualité et la saveur de la vie et, par voie de conséquence, d'un théâtre qui en recueille les traces comme autant d'actes, souvent anonymes, de courage ou de résistance. Llamas parle de cinq princesses « puantes, à dégager ». Notons que, s'agissant des grandes religions, on en compte traditionnellement trois : Judaïsme, Christianisme, Islam, auxquelles on adjoint parfois le Mazdéisme. Sur la quatrième de couverture (édition Théâtre Ouvert), l'auteur omet Mazda mais cite le confucianisme et, aussi, le capitalisme, ce qui décale quelque peu la portée théologique de son propos ! Freud, parle des monothéismes comme de religions du

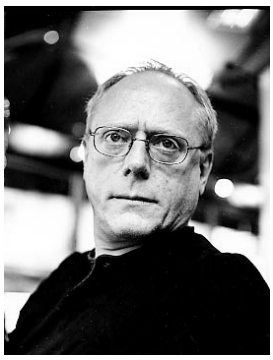
surmoi, celles qui interdisent, au contraire des polythéismes, qui seraient des religions du ça, des pulsions… Llamas, quant à lui, affirme que les « princesses » (les religions monothéistes, donc) sont simplement des obstacles à la vie, à l'éclosion du désir, et que ses personnages ne font rien d'autre que d'essayer, avec plus ou moins de succès, d'y échapper. Leur discours, en effet, met en évidence les clichés, les préjugés, notamment en ce qui concerne la question de la sexualité, du sexisme, et, plus particulièrement, de l'homophobie. Mais si, dans des sociétés intégristes, ou simplement puritaines, restées sous l'emprise de monothéismes traditionnels, la sexualité est méprisée et combattue (ainsi que l'actualité nous en fournit maints exemples), la perspective New Age ouverte par le monde capitaliste, qui idéalise ou sacralise la sexualité, n'a rien à leur envier, car elle induit une nouvelle doxa fondée sur des critères esthétiques et économiques tout aussi terrifiants. Or, les histoires sexuelles dont Llamas nourrit son théâtre, et dont la trivialité et la truculence heurtent parfois la sensibilité du public, sont tout simplement humaines. Elles ont, la plupart du temps, quelque chose de comique, voire même de pitoyable. Mais, ces histoires ont ceci de touchant qu'elles laissent place à l'amour, encore que sur un ton désabusé qui témoigne de l'expérience de celui qui s'est donné les moyens d'explorer, sans préjugés, des formes de vivre ensemble non conventionnelles…

La poésie de *Meurtres* est un chant libertaire qui rend compte, sans illusion, du destin pathétique d'un sujet ballotté au gré de ses sentiments, de ses désirs, dans un contexte de mondialisation globale où les corps voyagent à leurs risques et périls (voir les scènes d'aéroport, dignes d'un film policier !) et où coexiste, dans une cacophonie joyeuse, toutes sortes de langues, de codes, d'identités, d'idées, de formules… Llamas, au fond, est notre Flaubert (celui du *Dictionnaire des idées reçues* et de *Bouvard et Pécuchet* [1]), son théâtre est une sorte d'encyclopédie contemporaine des usages et des dernières joies d'un monde qui, de toute évidence, tourne mal ; s'y déploie splendidement l'éventail des expressions et des comportements humains. Paradoxalement, un tel théâtre finit par trouver la formule jubilatoire d'un monde heureux autant qu'il peut l'être, en fonction d'une bêtise et d'une cruauté aussi prégnante que désolante. En détournant à son compte une célèbre formule de Robert Filliou, on pourrait dire que le théâtre, selon Llamas, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que le théâtre.

Olivier Goetz

[1] Cf. Armando Llamas, *Gustave n'est pas moderne,* Actes Sud-Papiers, 1994.

BIOGRAPHIES



Armando Llamas - auteur

Né en 1950 à Santibanez dei Bernesga (Espagne), il vit en Argentine de 1951 à 1973, année où il s'installe en France.

Journaliste de formation, artiste aux multiples facettes, il peint, écrit, s'intéresse à la dramaturgie, joue. On lui doit ainsi les paroles de nombreuses chansons, pour des interprètes argentins, espagnols, mexicains ou français - notamment les Rita Mitsouko -, des articles de presse dans *Le Monde, Libération, le Magazine littéraire*, etc. et quelques scénarios.

Dans les théâtres, il a mis en scène ses premières pièces à Paris, a travaillé à l'administration de l'Athénée-Louis Jouvet (1979-1981) et a été dramaturge de Claude Régy aux Ateliers contemporains (1981-1988). Dans le même temps, il a été lecteur pour la revue *l'Action théâtrale*, conseiller littéraire de la revue du Théâtre National de la Colline, puis conseiller artistique des rencontres de Brou à Bourg-en-Bresse en 1990. Boursier à deux reprises du C.N.L. (1984, 1986), puis de la Fondation Beaumarchais (1993), il est invité la même année en résidence par l'Institut Français de Vienne.

À partir de 1993, il vit en Espagne et participe à plusieurs mises en scène de ses pièces et adaptations. Llamas écrit son œuvre théâtrale en français. Certaines de ses pièces sont montées par Stanislas Nordey, Philippe Adrien ou Michel Didym. Il collabore à la Mousson d'été, festival des écritures contemporaines à Pont-à-Mousson.

Plus tard, l'auteur espagnol apprend qu'il est atteint du VIH. C'est une découverte qui bouleversera son écriture. La première œuvre sur laquelle il se penche après cette douloureuse nouvelle est *Trente et une pièces autobiographiques*, parue en 2000 aux éditions Relié. Suivront les pièces *Gustave n'est pas moderne* et *Lisbeth est complètement pétée*. Armando Llamas succombe de sa maladie en 2003, à l'âge de cinquante-trois ans. Avant sa mort, l'auteur travaillait sur l'œuvre intitulée *L'Amour renaît des os brûlés des Sodomites* qu'il n'a pas eu le temps de terminer.

Michel Didym - metteur en scène et comédien

Né à Nancy, il grandit à l'époque du Festival Mondial du Théâtre. Il y vit de nombreuses expériences cinématographiques, musicales et théâtrales.
Il poursuit ses études supérieures d'art à l'école du Théâtre National de Strasbourg - Direction Jean-Pierre Vincent. Il est Héraclès dans *Héraclès V* de Heiner MULLER au Festival d'Avignon.
Il a joué sur les plus grands plateaux français, avec Alain FRANÇON dans la Cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon et au Théâtre de l'Odéon, André ENGEL et Georges LAVAUDANT au TNP de Villeurbanne, Jorge LAVELLI au Théâtre National de La Colline ainsi que dans plusieurs films d'auteurs dont *Pas très catholique* de Tonie MARSHALL dont il partage l'affiche avec Anémone. Il joue *Le Dépeupleur* de Samuel BECKETT, mise en scène par Alain FRANÇON, au Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet.
Pour ce travail d'acteur, il reçoit le prix Villa Médicis en 1989.
Tenté par la mise en scène et la dramaturgie, il devient collaborateur artistique d'Alain FRANÇON pendant 7 ans.
Suite à cette collaboration, il fonde en 2001 la compagnie BOOMERANG à Nancy puis à Metz où il initie la construction du Théâtre du Saulcy – Espace Bernard-Marie Koltès. Il crée à l'Abbaye des Prémontrés de **Pont-à-Mousson** LA MOUSSON D'ÉTÉ - Rencontres internationales des écritures contemporaines dont il est le directeur artistique. Il dirige chez l'éditeur Solitaires Intempestifs la collection du même nom.

Il a mis en scène des auteurs CONTEMPORAINS :

- Philippe MINYANA - *Boomerang* ou *Le Salon Rouge* - Théâtre Bastille à **Paris**
- Valère NOVARINA - *Pour Louis de Funès* - Théâtre National du Venezuela à **Caracas**
- Bernard-Marie KOLTÈS - *La nuit juste avant les forêts* - Festival Théâtre en Mai de **Dijon** et tournée à **Moscou, Roumanie, Hambourg** et **Amsterdam**... puis en Colombie *La Noche-Nuit* version franco-espagnole au Mapa Teatro de **Bogota** et au Théâtre Kafka de **Buenos Aires** suivi d'une tournée en Espagne et dans 6 pays d'Amérique Latine.
- Bernard-Marie KOLTÈS - *Sallinger* - Théâtre de la Ville de **Paris**.
- Michel VINAVER - *Le dernier sursaut* à l'Opéra Théâtre de **Metz** - *Iphigénie Hôtel* à **Besançon** - un atelier spectacle *Nina it´s différent* à **New York**.
- Armando LLAMAS - *Lisbeth est complètement pétée* en Colombie, Festival International de **Bogota**, Casa del Teatro nacional et à Théâtre Ouvert, Centre Dramatique National de Création à **Paris**.
- Avec 10 auteurs français (Enzo CORMAN, Olivier PY, etc.), il crée *Confessions* au **Festival d'Avignon**. Le succès est tel que suivront 3 nouvelles créations : au Théâtre National de **Lima** - **Pérou**, au Théâtre San Martin de **Buenos Aires**, Argentine et au Museo de la Solidaridad Salvador Allende à **Santiago du Chili**.
- Le Ministère des Affaires Étrangères français lui confie la direction artistique du projet TINTAS FRESCAS, vaste projet de quatre ans visant à développer le rayonnement international des auteurs français en Amérique latine (créations, éditions, etc.). Ce projet se conclut par un festival international d'auteurs français en langue espagnole réunissant 14 spectacles lors du festival du même nom TINTAS FRESCAS dans 8 théâtres de **Buenos Aires**.
- Poursuivant son travail autour de la dramaturgie de la personne, il commande à 10 auteurs français et 10 auteurs latino-américains *Divans* qu'il crée au Festival Cervantino de **Guanajuato** au Mexique et qui se jouera plus de 6 mois au Théâtre El Galeón de **Mexico**.

Il fera une nouvelle création de *Divans* à **Santiago** avec des auteurs chiliens puis au Théâtre San Martin de **Buenos Aires**.
À l'invitation de la Schaubühne de **Berlin**, il crée *Die Couch-Divans* avec Marius VON MAYENBURG et Jon FOSSE, Falk RICHTER et 5 auteurs français utilisant la troupe de la Schaubühne. Ce projet sera à nouveau adapté avec des auteurs autrichiens pour

le SchauspielHaus de **Vienne**.
- Daniel DANIS - *Le Langue-à-langue des chiens de roche* - Comédie française
- En Asie, il présente Xavier DURRINGER avec *Histoire d'hommes* au Setagaya Public Theatre de **Tokyo** et à Paris. Ce texte est interprété par Judith MAGRE qui obtiendra pour ce rôle le Molière de la Meilleure actrice.
Il poursuit son intense collaboration avec le Théâtre de la Ville de **Paris** et présente après *Visiteurs* de Botho STRAUSS, *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir* de Pierre DESPROGES, repris 2 saisons de suite dans ce théâtre après une grande tournée nationale. Il crée ensuite *Face de cuillère* de Lee HALL adapté par Fabrice MELQUIOT pour Romane BOHRINGER.
- *Mardi à Monoprix* de Emmanuel DARLEY par Jean-Claude DREYFUS connaît un immense succès avec plus de 300 représentations.
- *Invasion !* de Jonas Hassen KHEMIRI est créé pour le Théâtre des Amandiers à Nanterre et suivi d'une tournée nationale.
Le Napoli Teatro Festival Italia de **Naples** sera le cadre de la création de *Le tigre bleu de l'Euphrate* de Laurent GAUDÉ avec Tchéky KARYO et création musicale de Steve SHEHAN et suivi d'une tournée française.

En dehors de ces créations il adapte des auteurs MODERNES :
Il utilise les comptes-rendus des rencontres autour de la sexualité par les Surréalistes André Breton, Louis Aragon, Queneau, Prévert, Man Ray, etc. et crée au **Festival d'Avignon** *La rue du Château* qui sera repris à La Cartoucherie de Vincennes.
Le **Festival d'Avignon** lui commande 2 ans plus tard la création *Yaacobi et Leidental* de Hanokh LEVIN en coproduction avec la Grande Halle de La Villette.
Il collabore de nouveau avec le Théâtre National de La Colline à **Paris** avec *Normalement* de Christine ANGOT puis autour de l'auteur Serge VALLETTI dont il va créer successivement *Quand le jour s'est levé, je me suis endormie* et *Poeub !* réunissant une importante distribution de 24 acteurs qui effectuera une tournée nationale de plus d'un an.

Il a monté trois opéras : *L'Écume des jours* de Boris VIAN - musique de Edison DENISOV, *Rigoletto* de Giuseppe VERDI - tous deux créés à l'Opéra National de **Mannheim** en Allemagne et *La Clémence de Titus* de MOZART à l'Opéra Théâtre de **Metz**.

Depuis 2010, il dirige le Centre Dramatique National de **Nancy** où il a achevé son triptyque Pierre DESPROGES avec *Chroniques de la haine ordinaire* par Dominique VALADIÉ et Christine MURILLO et *Savoir Vivre* où il est sur scène en compagnie de Catherine MATISSE. Ces deux spectacles tourneront en France, Belgique, Luxembourg, Suisse, Allemagne.
En 2010, il crée le Festival **RING - Rencontres Internationales Nouvelles Générations** réunissant des spectacles venus du monde entier.
Il entame une intense collaboration avec le Goethe - Institut de **Nancy** et y crée le festival **NEUE STÜCKE** mettant en valeur la dramaturgie allemande. Il y présente *Examen* spectacle interactif mêlant auteurs français et allemands.
En janvier 2013, il réunit Romane Bohringer et Richard Bohringer dans une mise en scène du texte d'Angela Dematté *J'avais un beau ballon rouge*. Le « Palmarès du Théâtre » a décerné le prix « Coup de cœur du Théâtre public » à Romane et Richard Bohringer pour leur interprétation dans ce spectacle.
La manifestation Renaissance de Nancy lui commande un spectacle : *Voyage en Italie* de Montaigne réunissant un cheval, deux poules et deux acteurs dans les jardins du Palais Ducal.

Ce Montaigne lui donnera le goût de monter son premier grand **CLASSIQUE** :
Le Malade imaginaire - comédie ballet de MOLIÈRE - coproduction : Théâtre National de **Strasbourg** / Les Célestins, Théâtre de **Lyon** / Théâtre National de **Liège** - plus de 150 représentations en **Suisse - Belgique - Allemagne - Chine** et de nouveau en tournée la saison 2016-2017.
Il vient de présenter l'œuvre d'une jeune auteure roumaine Mihaela MICHAILOV *Sales Gosses* en coproduction avec le Théâtre National de **Timisoara** en Roumanie présenté en mai 2016 à la Comédie de **Reims**.

SUR LA ROUTE

CRÉATION

Spectacle créé du 23 au 30 juin 2016
à l'ENSATT - École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre de Lyon

TOURNÉE 2016 / 2017

Nancy (54) CDN Nancy Lorraine, La Manufacture ..... 3 > 11 novembre 2016
Maubeuge (59) Le Manège ..... 14 > 15 novembre 2016
Thionville (57) NEST ..... 17 > 18 novembre 2016
Villeurbanne (69) TNP Théâtre National Populaire ..... 30 novembre > 4 décembre 2016
Chambéry (73) Espace Malraux, Scène Nationale ..... 6 > 7 décembre 2016

DISPONIBLE EN TOURNÉE LA SAISON 2016-2017